

1.000 AVIONS ABATTUS EN 2 MOIS PAR LES ANGLAIS. — INTERVIEW DE FONCK

EXCELSIOR

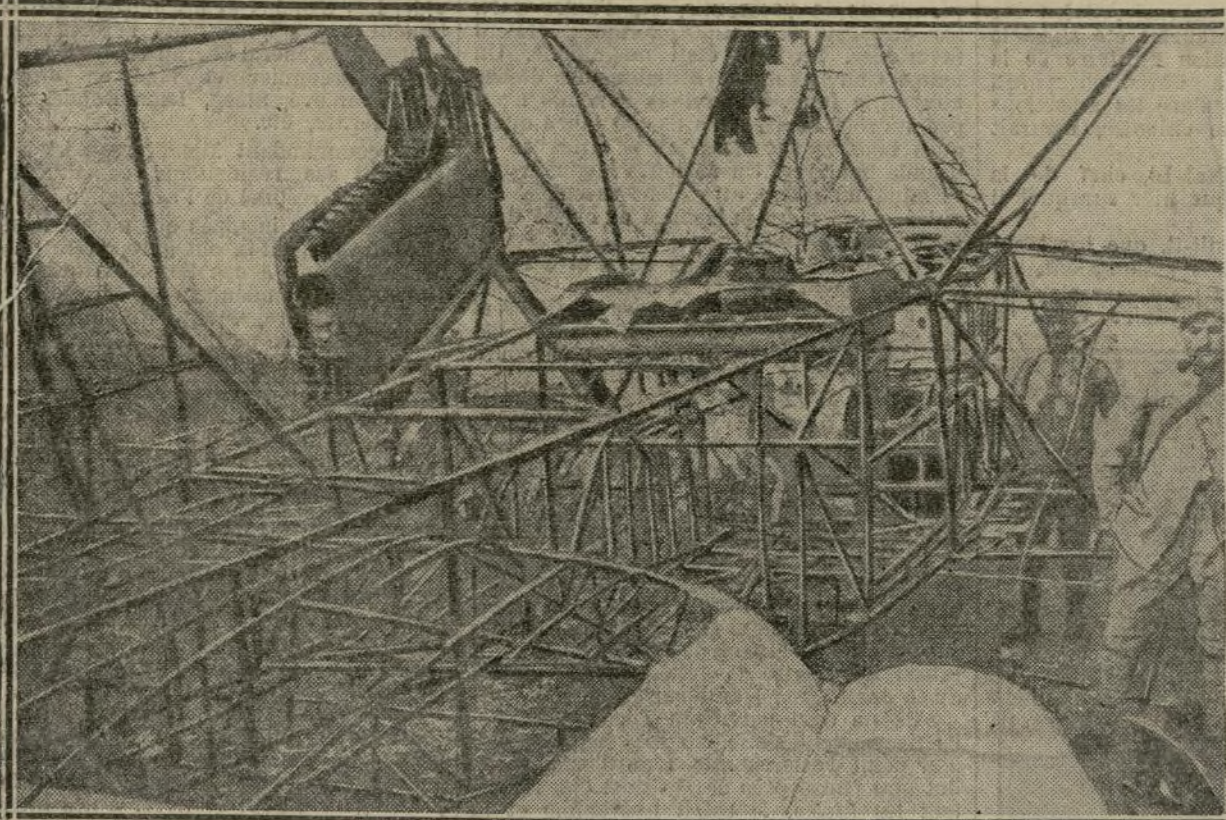
9^e Année. — N° 2.746 — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

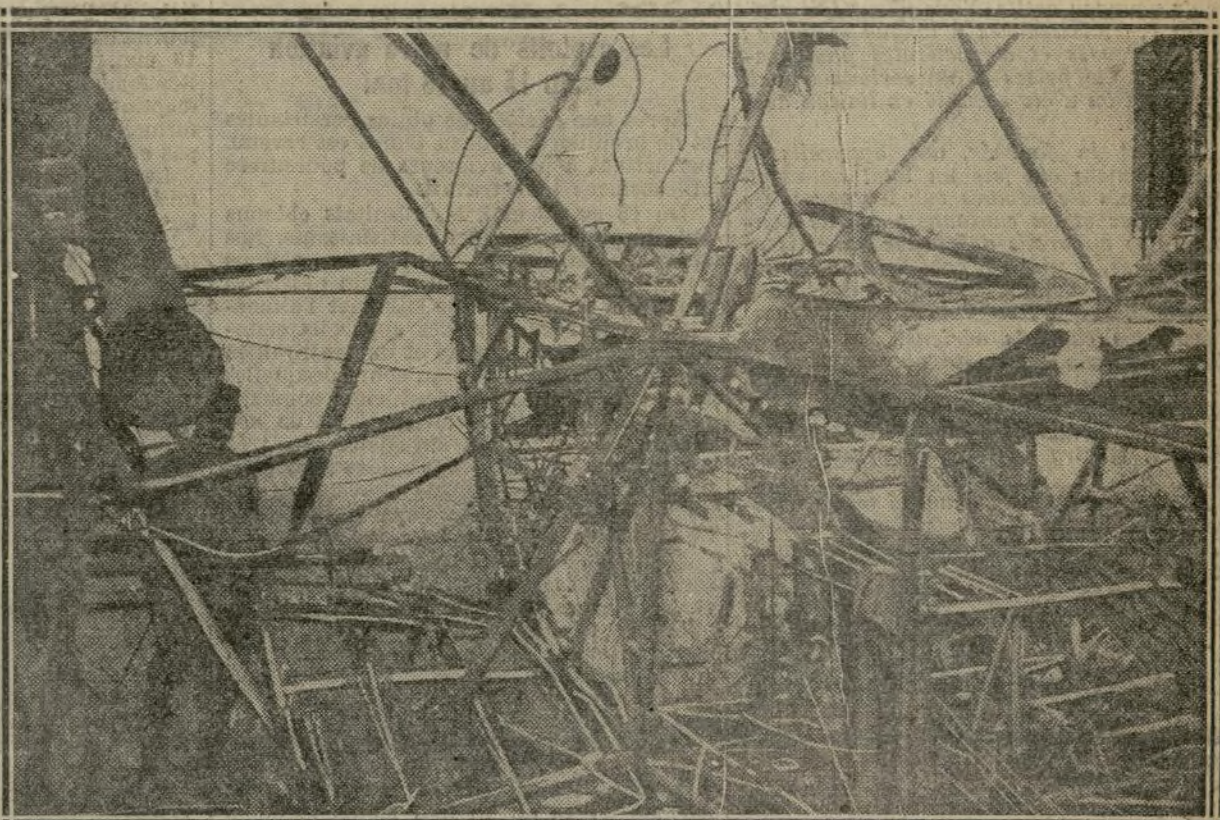
Jeudi
23
MAI
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20. — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15,00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

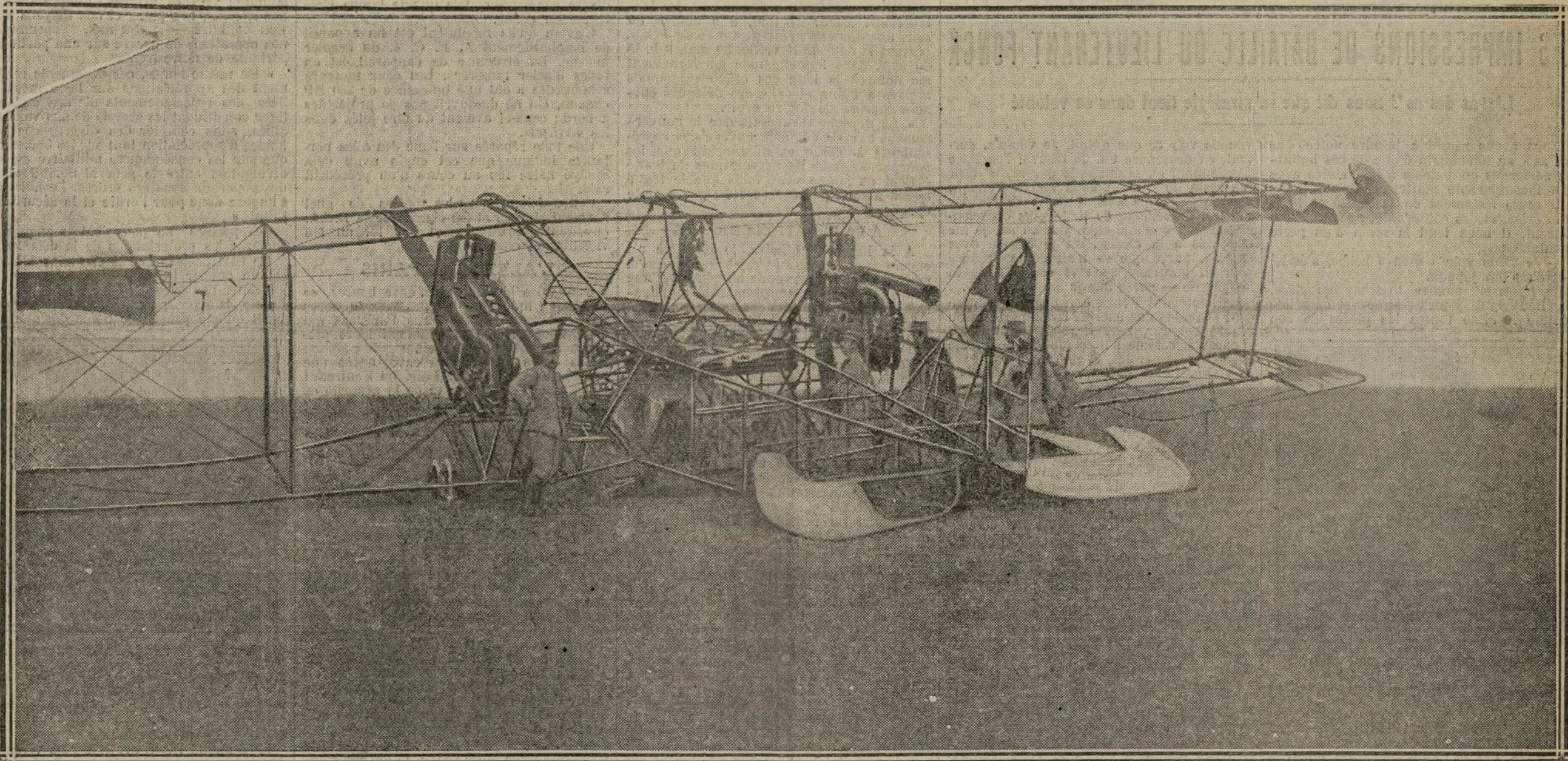
L'AVION QUI VENAIT SUR PARIS ABATTU PAR NOTRE D.C.A.



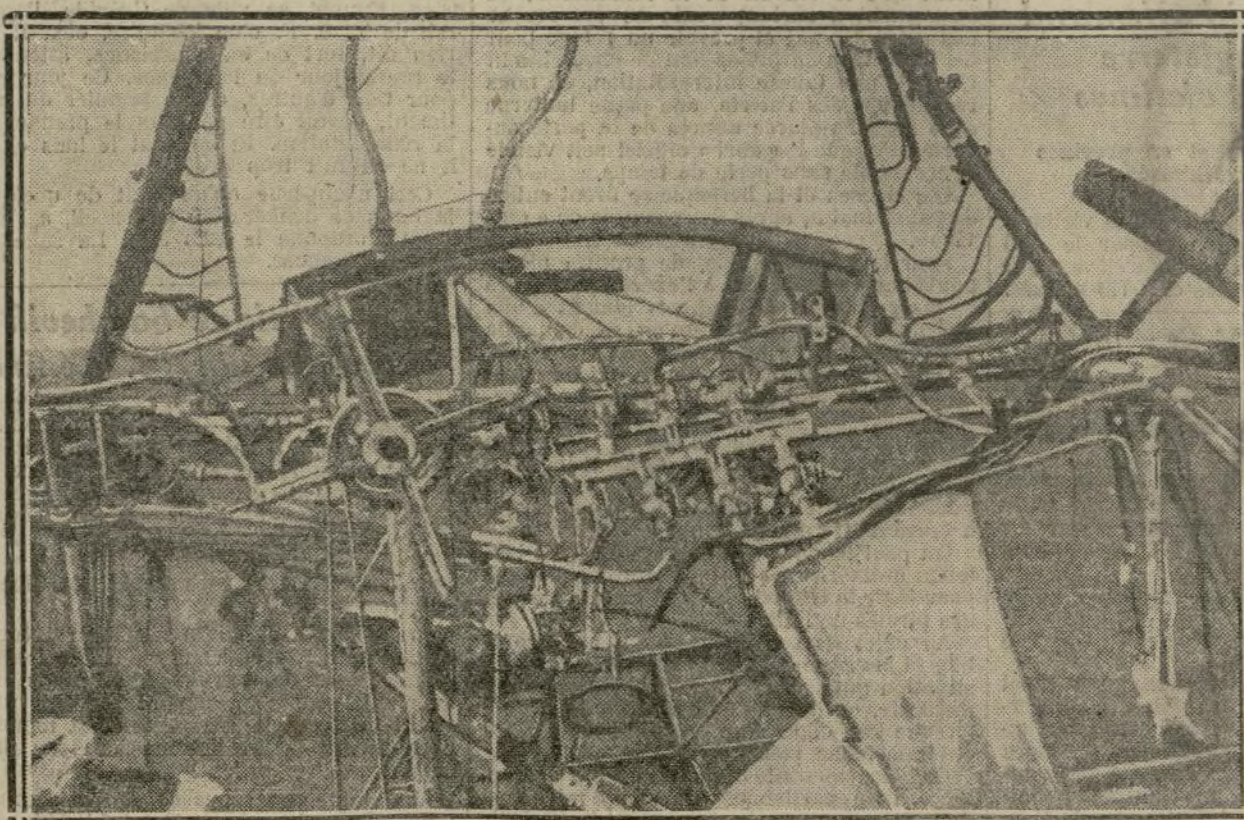
EMPLACEMENTS DU MITRAILLEUR ET DE LA MITRAILLEUSE ARRIÈRE



EMPLACEMENTS DU PILOTE ET DES DEUX MITRAILLEURS



L'« A.E.G.-4 » ABATTU PAR LA D.C.A. DE PARIS, AUX BORDS DE L'OISE, PRÈS DE VERBERIE : VUE D'ENSEMBLE



EMPLACEMENT DU PILOTE, VU DE L'ARRIÈRE, ET VOLANT DE DIRECTION

Dans la nuit de mardi à mercredi, les avions allemands tentèrent à nouveau de survoler la capitale. Arrêtés par de violents tirs de barrage, ils durent faire demi-tour, après avoir lâché leurs bombes sur la grande banlieue. L'un d'eux s'abattit en flammes dans



MOTEUR MERCEDES DE DROITE ATTEINT PAR LES ÉCLATS D'OBUS

la région de Verberie (Oise). Il avait été atteint par plusieurs obus lancés par les canons de la D.C.A. Un de ses moteurs avait été mis en pièces, comme le démontre une de nos photos. De l'immense machine, il ne reste plus qu'un amas de fer informe.

LES ANGLAIS ONT DESCENDU 1.000 AVIONS EN DEUX MOIS

Du 15 au 18 mai, nos chasseurs ont abattu ou endommagé gravement 97 appareils ennemis et détruit 8 drachens. Dans le même laps de temps, nos bombardiers ont lancé 160 tonnes d'explosifs.

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Le 20, nos ballons d'observation et nos avions ont été de nouveau actifs. Nous avons fait plusieurs reconnaissances à longue distance ; de nombreuses et d'excellentes photographies ont été prises et un sérieux travail d'observation a été exécuté en liaison avec l'artillerie.

Pendant la journée, nos appareils de bombardement ont jeté un total de vingt-deux tonnes de bombes sur les gares, les aérodromes et les cantonnements de l'ennemi. Les appareils de chasse ennemis se sont bornés, le plus souvent, à attaquer nos appareils de bombardement et de reconnaissance.

Dans les combats aériens, douze avions allemands ont été abattus et deux autres forcés d'atterrir désemparés. Un appareil ennemi a été descendu par nos canons contre avions ; deux ballons ont été détruits. Quatre de nos avions manquent.

Pendant la nuit nous avons vigoureusement attaqué, dans le voisinage de Ghent, Tournai et Saint-Quentin, des aérodromes utilisés par les appareils allemands de bombardement de nuit. Treize tonnes de bombes ont été lancées sur ces objectifs.

Nous avons jeté également quatre tonnes et demie de bombes sur les gares de Thionville, de Metz et de Coblenz-sur-Rhin.

Vers 8 heures du matin, le 21 courant, vingt-deux bombes lourdes ont été jetées par nos avions sur les gares de Namur et de Charleroi.

Un de nos appareils manque.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE L'OFFENSIVE ALLEMANDE, IL Y A JUSTE DEUX MOIS, NOUS AVONS ABATTU OU DESCENDU DÉSEMPARÉS 1.000 APPAREILS ALLEMANDS, ET NOUS

AVONS JETÉ DE L'AUTRE CÔTÉ DES LIGNES ENNEMIES PLUS DE 1.000 TONNES DE BOMBES.

Les exploits de notre aviation du 15 au 18 mai

Après une période de pluies persistantes et de brouillard, le beau temps est revenu, permettant à nos aviateurs de poursuivre efficacement leur travail.

Du 15 au 18 mai, les résultats obtenus ont été particulièrement satisfaisants. Nos appareils de chasse, groupés en pelotons de patrouille comprenant chacun plusieurs appareils, n'ont cessé de sillonner l'atmosphère à la recherche des appareils ennemis. Cinq cent cinquante et une patrouilles ont été ainsi effectuées au cours desquelles nos pilotes ont livré cent cinquante combats. Grâce à l'habileté et au mordant de nos équipages, l'ennemi a enregistré de très fortes pertes : trente-sept avions allemands ont été détruits, soixante gravement endommagés sont tombés dans leurs lignes, huit ballons captifs ont été incendiés.

L'action de notre aviation de reconnaissance et d'observation n'a pas été inférieure. Nos appareils ont survolé les lignes ennemies, réalisant un total d'environ trois cent cinquante missions photographiques. Indépendamment de ces missions, il faut ajouter quatre cent cinquante réglages et deux cent cinquante reconnaissances.

Il convient également de mettre en valeur le dévouement et l'endurance de nos bombardiers de nuit et de jour. Pour cette période du 15 au 18 mai inclus les poids total des bombes jetées par nous sur les établissements, gares, cantonnements et terrains d'aviation de l'ennemi dépassent 160.000 kilos.

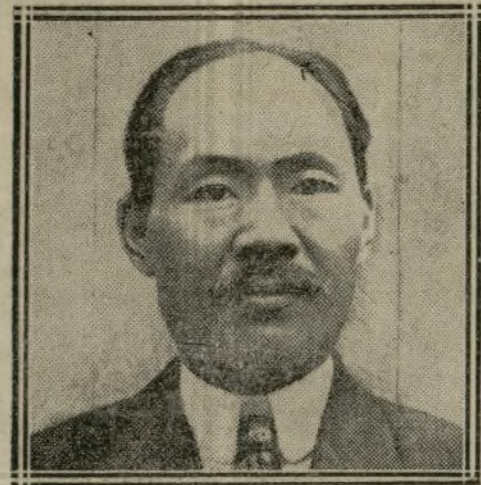
L'ACCORD MILITAIRE SINO-JAPONAIS A-T-IL ÉTÉ CONCLU ?

Dans les milieux officiels chinois et japonais de Paris on affirme que le traité n'est pas encore signé.

Nous avons publié hier, d'après les journaux chinois, la teneur des articles essentiels de l'accord sino-japonais. Selon ces journaux, ledit accord aurait été signé le 16 mai. Or, à la mission militaire de la République chinoise à Paris, on paraît sceptique. Le traité, malgré les assertions formelles de la presse chinoise, n'aurait pas encore été signé.

Le général T'ang Tsai-Li, chef de la mission, nous a expliqué hier sur quoi il basait son opinion.

— Ayant vu, nous dit-il, que les journaux français et anglais annonçaient, depuis quelques jours, la prochaine stipulation d'une convention militaire entre la



GÉNÉRAL T'ANG TSAI-LI

Chine et le Japon, j'en informai aussitôt mon gouvernement en demandant des instructions. Mardi 21 mai, à 9 heures du soir, une dépêche m'est parvenue de Pékin, portant la date de la veille, 20 mai, 8 h. 45 du soir, dans laquelle mon gouvernement me donnait la liste des officiels japonais arrivés à Pékin et celle des délégués chinois chargés de les recevoir.

La dépêche démentait que le gouvernement chinois eût déjà envoyé des représentants à Tokio et m'affirmait que les pourparlers pour les négociations du traité étaient en bonne voie, mais que le traité même n'avait pas encore été signé à cette époque.

A LA LÉGATION CHINOISE

A la légation chinoise, le ministre n'a encore rien reçu au sujet de l'accord, mais la dépêche parvenue au général T'ang Tsai-Li suffit aux représentants diplomatiques de la République asiatique : selon eux, l'accord n'est pas signé.

A L'AMBASSADE DU JAPON

Nous avons enfin voulu connaître l'opinion des représentants de l'Empire du Japon à Paris, et voici les déclarations que nous avons recueillies de la bouche d'un secrétaire de l'ambassade :

— Suivant les dépêches parvenues de Tokio, les pourparlers engagés en vue d'un accord militaire avec la Chine suivent leur cours de façon satisfaisante. Mais aucune communication de notre gouvernement ne nous est encore parvenue confirmant ou infirmant la signature du traité. — G.-G. Z.

Mines allemandes devant la côte suédoise

LONDRES, 22 mai. — D'après un télégramme envoyé de Gothenburg à Verdun, les pêcheurs suédois sont unanimes à penser que les nombreuses mines récemment posées devant la côte occidentale de la Suède sont des mines allemandes. Ces mines sont copiées sur le modèle anglais. L'amiral Krusontier, chef d'état-major de la marine suédoise, dit qu'il ne voit pas pourquoi les Allemands poseraient ces mines, mais admet qu'elles peuvent être des mines allemandes.

Le dernier raid allemand sur l'Angleterre a fait 223 victimes

Il y eut à Londres et en province 44 tués et 179 blessés

LONDRES, 22 mai. — Le total des victimes enregistrées jusqu'ici causées par le raid aérien de la nuit de dimanche s'élève, pour tous les districts, à 44 tués et à 179 blessés.

L'officier qui fit évader est décoré de la Légion d'honneur

Le président du Conseil a remis, hier, dans son cabinet, en présence de ses collaborateurs, la croix de la Légion d'honneur au lieutenant de Villeme, récemment évadé d'Allemagne.

Ce jeune officier, sorti de Saint-Cyr à la mobilisation, fut fait prisonnier au début de la campagne, après avoir toutefois abattu trois Allemands.

Au cours de sa longue captivité, il n'eut qu'une pensée : venir se remettre au service de son pays. Mais avant de quitter lui-même le camp où il était enfermé, il assura le succès de l'évasion de deux de ses compagnons, aviateurs connus, dont il estimait le retour à la France plus utile que le sien.

Au bout de quatre tentatives périlleuses il réussit à franchir lui-même la frontière. M. Clemenceau, après lui avoir donné l'accolade, a salué en lui, de quelques paroles profondément émouvantes, l'esprit de sacrifice et l'énergie admirables qui animent notre jeunesse.

Les deux officiers aviateurs dont il est question dans la note ci-dessus sont évidemment qu'il ne l'a pas oublié, s'évadèrent récemment d'Allemagne.

LE RAID DE MARDI

AUCUN AVION NE SURVOLA PARIS

C'est à Verberie, à 74 kilomètres de la capitale, que les batteries de la D.C.A. ont abattu un appareil allemand.

N'était-ce pas dans l'ordre ? Après le raid sur Londres, la tentative sur Paris. Il était permis de la pressentir, et, d'autre part, les circonstances atmosphériques étaient favorables. La nuit était magnifique. Un temps clair, une lune brillante, des étoiles aux mille feux. Les avions ennemis n'ont pas survolé Paris, mais ils ont lancé quelques bombes sur diverses localités de la grande banlieue. Un de leurs engins a déterminé un grave et violent incendie. Un autre a tué deux personnes et blessé dix-huit autres.

C'est à 74 kilomètres de Paris et à 18 kilomètres de Senlis, sur la ligne de Compiègne à Crèpy-en-Valois, au nord de Rhuis et à l'ouest de Verberie, qu'un appareil ennemi a été descendu et incendié au cours du raid de l'avant-dernière nuit.

Il avait été touché dans le moteur de droite par les éclats d'un projectile de la D.C.A. du camp retranché de Paris. Par suite de l'explosion du réservoir d'essence, le moteur de gauche, qui n'avait pas été atteint directement par le tir, a pris feu à terre et est également inutilisable.

Trois passagers étaient à bord : le pilote et deux mitrailleurs-bombardiers. On crut d'abord que ceux-ci avaient été carbonisés, mais de minutieuses investigations démontrèrent qu'à la faveur de la nuit ils avaient réussi à prendre la fuite, aussitôt après avoir abandonné leur appareil en feu.

S'ils ne sont arrêtés à l'heure actuelle, ils ne peuvent s'être éloignés beaucoup de leur point d'atterrissage. L'un d'eux, blessé, dut être pansé près de là, ainsi que l'attestent les linges, le coton hydrophile et la paire de ciseaux qui ont été retrouvés sur le terrain. Un peu plus loin, les pirates ont laissé leurs grandes boîtes caoutchoutées, qui eussent ralenti leur marche, et divers accessoires, tels qu'une lampe électrique de poche.

L'avion qu'ils montaient est un appareil de bombardement A. E. G. 4, du dernier modèle. La structure de l'appareil est en tubes d'acier renforcés. Les deux moteurs « Mercedes » ont une puissance de 260 HP chacun. On ne découvrit pas de projectiles à bord ; ceux-ci avaient dû être jetés dans les environs.

Une toile réparée sur l'une des ailes portantes indique que cet engin avait déjà essuyé notre feu au cours d'un précédent raid.

Cette fois, tous les postes de guet l'avaient signalé et les canons de la D.C.A. ouvrirent immédiatement sur lui un feu violent... et efficace.

L'ALERTE A PARIS

Quand les sirènes, vers onze heures, se mirent en mouvement, onze voix lugubres ne surprirent que les rares Parisiens qui étaient au lit déjà et goûtaient leurs premiers instants de sommeil.

Dès qu'on fut dans la cave, après une journée de chaleur tropicale, on s'entretint de la fraîcheur du lieu et de la sonorité de l'alerte. Les sirènes fixes méritent le bon point qui leur fut généralement attribué. Quant aux caves, médecins et hygiénistes s'accorderont à dire que leur assainissement s'impose dans un assez grand nombre de cas. Malgré ce qui a été conseillé au sujet de l'obstruction des soupapes — qui ne doit pas être complète — quelques abris sont totalement privés d'air. Il ne faut pas que les risques de contracter une maladie mortelle dépassent au total les dangers du bombardement.

Les Parisiens ont, par ces belles nuits, cette excuse nouvelle de se plier difficilement à la discipline de la cave. Ils restent dans le sous-sol une demi-heure, une heure au plus, et tout le monde remonte dès que les canons ne se font plus entendre. Des groupes se forment dans la rue et sur les places ; on échange des impressions au clair de lune, et tout cela ne laisse pas d'être agréable.

Constations, enfin, que la plupart des affiches « Abri » ne sont pas éclairées. Nombre de concierges redoutent d'héberger des étrangers dans leurs caves, et quelques-uns vont même jusqu'à fermer purement et simplement les portes de leur immeuble.

Pour excuser ce geste désinvolte, ils estiment que le travail de la commission de classement a surtout voulu se préoccuper des raids diurnes et prévoir un refuge pour les personnes surprises loin de chez elles !!! C'est là une fausse interprétation, et nous réclamons, dès l'alerte, une petite lanterne sous l'affiche placée auprès de la porte ouverte, afin que l'« abri » officiel soit visible et accessible sans perte de temps.

Les cloches et le berloque se firent entendre, hier matin, après deux heures de « quivive ».

Pour la première fois, de grosses pièces nouvelles participèrent à l'exécution des tirs de barrage. Ces éclatements étaient d'une violence si particulière qu'on se demanda si des bombes ne tombaient pas sur Paris.

On sut le lendemain que les avions ennemis avaient été maintenus, une fois de plus, à distance par une défense organisée, dont il est facile de voir qu'elle a réalisé de grands progrès durant ces derniers mois.

Il semble bien qu'on n'approche plus impunément du camp retranché et que Paris a cessé d'être une cible facile.

On peut féliciter tout spécialement les batteries antiaériennes qui veillent chaque nuit pour tenir la capitale à l'abri des incursions des pirates de l'air.

Au sujet de ces hommes qui ont avant-hier si bien combattu l'ennemi, signalons la situation qui est la leur au point de vue alimentaire. « Alertes » toutes les nuits, même lorsque Paris dort d'un profond sommeil, ils ont une tâche pleine de responsabilités.

Or, bien que situés dans la zone des armées, ils appartiennent au camp retranché de Paris, et à conséquence, dont ils se plaignent avec bonne humeur, c'est qu'ils ne touchent pas de vin et qu'ils n'ont droit qu'à des rations de l'intérieur.

On a pensé aux artilleurs qui ont réduit au silence l'énorme Bertha : ne pourraient-ils penser aujourd'hui à ceux-ci ? — R. V.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli 53, PARIS
COMMERCE, COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLO, LANGUES, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

L'AFFAIRE MATHIEU- PAIX-SÉAILLES EN CONSEIL DE GUERRE

Témoins et journalistes constituaient à peu près toute l'assistance au début de la première audience.

Puis le huis clos fut ordonné.

Le procès Mathieu-Paix-Séailles a commencé, hier, devant une salle presque vide. Les témoins et les journalistes constituaient à peu près toute l'assistance. On aperçoit le général Sarraill en civil, les généraux Cordonnier et Mas en uniforme, MM. Painlevé, Steeg, Léon Daudet, Victor Margueritte, etc.

Le commandant Montel requiert le huis clos. Et ses réquisitions constituent, en somme, le résumé de l'accusation.

Les deux inculpés que nous traduisons devant vous, dit-il, ont à répondre du délit de divulgation à des tiers non qualifiés de documents confidentiels d'ordre diplomatique et militaire, intéressant au plus haut point la défense nationale, portant la sécurité même du pays ; une telle prévention suffit à commander des débats secrets.

« Au moment où nous demandons à votre justice de frapper des hommes qui ont abusé, l'un de ses fonctions et de la confiance qu'elles devaient inspirer ; l'autre de son uniforme et de ses relations pour divulguer des documents dont le caractère secret apparaît avec une éclatante évidence, pourrions-nous par une étrange et invraisemblable contradiction livrer en même temps ces documents au grand jour de la publicité de l'audience ?

« Les documents qui ont été livrés par le capitaine Mathieu, remis par lui au sergent Paix-Séailles qui les a transmis à un mal faitur dangereux, condamné de droit commun, que des débats récents ont montré véritablement chef d'une bande organisée en pleine guerre pour se livrer à des attentats répétés contre la Patrie, ces documents, dis-je, dépassent en gravité tout ce que l'on peut concevoir. Ils contiennent, en effet, des renseignements, alors ultra-secrets, sur la situation de nos armées, l'importance de nos effectifs, nos plans et nos moyens d'action militaire — en un mot, l'ensemble de nos opérations de guerre sur une partie importante de notre front.

« En même temps, ces documents renferment des appréciations sur les armées alliées, des renseignements d'ordre diplomatique constituant les secrets de nos alliés, sans compter des divergences profondes d'appréciation tant sur les opérations que sur les conséquences militaires de leur divulgation entre le général Sarraill et un des généraux sous ses ordres. Le huis clos s'impose donc pour l'ordre et la sécurité de l'Etat. »

Ces paroles ne pouvaient manquer de soulever les protestations de la défense.

M^r Hild déclare que le capitaine Mathieu est un officier trop discipliné pour ne pas s'incliner par pure déférence, mais regrette de ne pouvoir publiquement établir qu'il n'eût qu'une pensée de noble désintéressement.



DEUX TÉMOINS : MM. PAINLEVÉ ET STEEG

ment de pur patriotisme : « Défendre l'honneur national en servant la cause de l'armée d'Orient dont il voyait la détresse s'accroître, alors qu'en France on déploirait son inaction. »

M^r Edmond Bloch proteste plus vivement encore.

— Pendant des mois, dit-il, le sergent Paix-Séailles a été injurié, diffamé. Tout lui a été imputé à crime : le *Courrier Européen*, *l'Émule*, sa villa de Gréville, l'appareil de T. S. F. d'un locataire, etc. Il n'a rien dit, fort de sa conscience, attendant le grand jour de l'audience. Ce jour, pour tant d'autres, est le premier du châtiment, devait être pour lui le premier de la réhabilitation. Et on veut le huis clos ! Il ne saurait trop protester.

Ceci n'empêche qu'au bout de quelques instants de délibération le conseil, à l'unanimité, ordonne le huis clos. La salle est aussitôt évacuée.

La politique bolchevik expliquée par M. Lénine

Moscou, 21 mai. — Le gouvernement maximaliste autorise aujourd'hui le compte rendu de la séance plénière du Comité central exécutif des Soviets qui se tint le 14 mai, et au cours de laquelle M. Lénine a prononcé un discours sur la politique étrangère que la presse et le public attendaient avec impatience depuis longtemps.

Après avoir défini la situation actuelle de la Russie, il a constaté l'impuissance momentanée des maximalistes, mais il a exprimé l'espoir que dans un avenir prochain le triomphe du prolétariat mondial permettrait la réalisation de leur programme.

M. Lénine, au cours de son discours, a reconnu que la paix de Brest-Litovsk peut être compromise à tout moment, et c'est en raison de cette inquiétude que les maximalistes sont contrainsts à une politique louvoyante.

Selon les journaux, M. Lénine a parlé sans enthousiasme, et il a même négligé de répondre à ses adversaires, quittant la séance avant qu'elle fût terminée et laissant au président du Comité le soin de répliquer pour lui.

LES IMPRESSIONS DE BATAILLE DU LIEUTENANT FONCK

L'« as des as » nous dit que sa stratégie tient dans sa volonté

Nous avons réussi à joindre notre « as des as » au lendemain d'une de ces batailles aériennes qu'il mène à la victoire avec une incomparable maîtrise.

Il saute lestement de sa petite et forte auto grise, et des camarades, aussitôt, l'entourent. Il nous tend la main d'un geste spontané :

— Je viens voir « mon » hélice, s'écrie-t-il d'un ton joyeux.

Ce possesseur montre tout un caractère. Le lieutenant Fonck aime son hélice comme il aime toutes les pièces de son



LA PHOTO PRÉFÉRÉE DE FONCK

appareil de combat. Nous le suivons dans les immenses ateliers de « Spad » qui viennent de livrer à l'« as des as » un nouvel avion. L'arrivée du lieutenant ne passe pas inaperçue. Chefs d'atelier et ouvriers s'approchent. Les dactylographes des bureaux trouvent aussi le moyen d'être sur son passage. Cependant, le lieutenant Fonck ne parle que de son nouvel appareil et s'enthousiasme :

— Qu'est-ce que tu vas faire avec celui-là ? interroge un camarade.

— Avec celui-là ou un autre, je descendrai du « Boche ».

Le lieutenant Fonck dit cela gaiement, sans bravade, comme il le pense. Tandis qu'il parle, je l'observe. Tout jeune — on sait qu'il est de la classe 1914 — il est chatin clair, doré au soleil. Le teint est hâlé par le grand air. La bouche, bien dessinée sous une courte moustache blonde, s'ouvre sur des dents éclatantes. Élégant dans son uniforme bleu horizon, il est de taille moyenne, mais sa démarche, son allure dénotent un jeu de muscles libre et puissant, une force harmonieuse complète. Dans le visage un peu massif et sombre bouge, sous la paupière lourde, la lueur claire des yeux. Le regard bleu est vif, franc, direct.

On a dit quelle était sa simplicité, son absence totale de morgue. Avant qu'il reçoit la rosette d'officier de la Légion d'honneur, le lieutenant Fonck apparaissait toujours sanglé hermétiquement dans un long pardessus réglementaire que nulle décoration ne distinguait. Aujourd'hui, il est « en taille », et la double rangée de rubans qui décorent sa tunique, la quantité de palmes qui ornent sa croix de guerre, la médaille militaire, la rosette de la Légion d'honneur chantent haut sa valeur, sa jeunesse et sa magnifique gloire.

D'une main qu'il fait douce, l'« as des as » caresse l'hélice de bois précieux.

— Mon lieutenant, lui demandons-nous, vous allez monter un nouvel appareil. Mais vous souvenez-vous de votre premier ?

— Mon premier !... Ça me paraît si lointain ! C'est sur un avion de corps d'armée que j'ai descendu mon premier « boche ». J'étais pilote. Je l'ai descendu en manœuvrant, simplement.

— Qu'avez-vous éprouvé alors ?

— Je ne me rappelle pas avoir éprouvé la moindre émotion. J'étais poussé par une curiosité et un désir insurmontables. Je

voulais voir ce que c'était. Je voulais, surtout, en descendre un. Je trouvais l'exercice passionnant et, la curiosité passée, le désir me resta du combat sans merci. Pendant deux ans, je me suis acharné au travail. J'ai fait du réglage de tir le plus consciencieusement possible et, il y a un an, je me suis mis à la chasse. Et je chasse avec entraînement, parce que — n'allez pas prendre cela en mauvaise part et croire à de la fanfaronnade — parce que je me sens fort...

Le lieutenant Fonck exprime en prononçant ces mots une énergie indomptable. Son regard est dur, fixe. Il reste, un instant, silencieux, comme s'il écoutait en lui-même l'écho de ses paroles, et reprend :

— Oui, je me sens très fort au point de vue pilotage. C'est de là que vient ma tranquillité, là qu'est mon absolue confiance. Je manœuvre très vite. Je peux, pour ainsi dire, et si on peut dire, m'arrêter où je veux. Alors je ne les crains pas.

— Voulez-vous, mon lieutenant, me parler de votre combat épique au cours duquel vous avez abattu six appareils allemands ? Avez-vous procédé à la manière antique d'Horace et des Curiaces, et avez-vous dispersé l'ennemi pour le vaincre ?

— Horace allait à pied, nous répond en souriant l'« as des as ». Dans l'air, il en va différemment. Ma stratégie tient surtout dans ma volonté. Je la fais agir pour me tenir l'esprit et le corps tranquilles. Quand on se bat, il faut se battre avec tous ses moyens. Je « veux » conserver les miens. Et, alors, je me guide en observant et en suivant les circonstances favorables. C'est ainsi que pour ce combat où j'ai descendu six appareils allemands — ah ! veuillez bien dire que le sous-lieutenant Fontaine et le lieutenant Batte me suivaient dans cette aventure qui fut chaude — pour ce combat, donc, je me mis, tout simplement, au milieu des appareils ennemis. Vous comprenez mon but. J'emprunte la manœuvre de chacun d'eux. Et j'observe. Au premier manque de décision chez l'adversaire, je profite de la faute et je le descends. J'ai « eu » les deux premiers en dix secondes ; en dix secondes également les deux derniers...

— Etiez-vous accompagné, mon lieutenant, dans votre dernier exploit d'avant-hier ?

— Oui, j'étais en compagnie du sergent Brugère et du sous-lieutenant Tousselet. J'emmenais toujours avec moi, pour les entraîner et les former, des aviateurs jeunes et courageux. Et ils s'en tirent à merveille. C'est ainsi que, dans ce dernier combat, j'ai abattu trois avions, et le quatrième fut, bien probablement, descendu par le sergent Brugère.

— Combien de temps avez-vous mis, mon lieutenant, pour descendre ces trois appareils ?

— Une minute.
— C'est rapide.
— Pour vous. Pour moi, ce fut un peu plus long.

— Mais, à propos de minutes, ne me direz-vous pas celle qui, dans votre carrière d'aviateur militaire, fut la plus tragique ?

— Tragique ? Non : dites émouvante, et je vous répondrai. Ce fut lorsque j'abattis mes six avions. C'était la première fois que j'avais affaire à aussi forte partie. Songez qu'il y avait deux patrouilles ennemies et que j'abattis mes deux derniers appareils dans une patrouille de neuf avions allemands. Il ne fallait pas manquer son coup. Et là, je vous assure, j'eus besoin de tout mon sang-froid.

— Mais l'émotion ?

— Elle vint après. Quand le combat fut fini, la réaction s'opéra. Et je fus un peu nerveux. Mais je « bride » ça. Il faut du sang-froid. J'en ai, Et maintenant, « ça » m'amuse !

Et gaiement, nous faisant de la main un geste d'adieu, le lieutenant Fonck monta dans sa voiture grise, prit le volant et fila à toute allure vers ses glorieux destins. — HENRI SIMON.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA REVANCHE

PAR

JACQUES CÉSANNE

Mme de Maintenon était montée en chaise, pour éviter les impressions de l'air, et Louis XIV marchait à ses côtés, se découvrant chaque fois qu'il se baissait pour lui parler. Il la dédommageait ainsi de sa réserve et de son apparente soumission par plus de respects et plus de galanteries qu'il n'en avait jamais témoignés ni à la douce La Vallière, ni à l'altière Montespan, ni à la feue reine son épouse.

On se dirigeait vers l'emplacement du petit château de Trianon, construit autrefois pour Mme de Montespan. Mais le roi brûlait maintenant ce qu'il avait adoré naguère, et bien que cette maison de porcelaine, où il avait pris tant de collations avec la spirituelle marquise, dût lui rappeler plus d'un doux souvenir, il venait de la faire abattre. Déjà, l'on commençait d'édifier en ce lieu un véritable palais. D'ailleurs, Versailles était achevé, Versailles dont il avait été lui-même le principal architecte, et le souverain, qui possédait au plus haut point le goût de la symétrie, de la belle ordonnance et des proportions, voulait maintenant des palais partout.

Le nouveau château commençait donc à sortir de dessous terre. Ce devait être un édifice sans étage, revêtu de marbre et couvert d'une toiture à l'italienne. Tout un peuple de maçons s'agitait à l'entour.

Le roi inspecta avec soin la façade du bâtiment, quand, tout-à-coup, ses sourcils se froncèrent. Il demanda impérieusement :

— Où est M. de Louvois ?

Car, à la mort de Colbert, survenue quelques années plus tôt, c'était le ministre de la Guerre qui avait hérité de la surintendance des bâtiments, et, avec ce jeu de construire auquel le monarque s'amusait fort, cette nouvelle charge ne constituait pas une sinécure.

Louvois accourut.

— Monsieur, dit le roi en désignant une fenêtre, il me semble que cette croisée n'a pas autant d'ouverture que les autres.

Piqué au vif, l'orgueilleux ministre répondit sur un ton qui manquait de la plus élémentaire civilité :

— Je suis au regret, sire, de traverser cette opinion, mais je dois à la vérité de dire que cette croisée est bien de tous points conforme aux autres.

Et, comme le roi se récriait, il ajouta :

— Je puis certifier à Votre Majesté que j'ai étudié le plan de M. Mansart, et que j'en ai vérifié moi-même l'exécution.

Le roi lui tourna le dos et revint à Versailles avec Mme de Maintenon. Il était rouge et marchait si vite que les porteurs avaient peine à régler leur pas sur le sien. Bien que l'air eût fraîchi encore, Mme de Maintenon ne craignait pas de ruiner sa frêle complexion en l'exposant aux intempéries. Elle sortit la tête, et dit à son auguste époux :

— Je supplie Votre Majesté de ne pas se donner de vapeurs pour cet impertinent !

Quelque temps auparavant, Louvois avait empêché Louis XIV de rendre public le mariage qu'il avait contracté avec elle. Elle détestait donc le ministre et saisit habilement cette occasion d'ébranler son crédit.

Le roi répondit :

— Je veux confondre cet extravagant. L'affaire avait fait quelque bruit, et, le lendemain, chacun de courir à Trianon. Louvois voulut recommencer à disputer, mais le roi ne lui en laissa pas le loisir. Il fit prendre des mesures par Le Nôtre. La fenêtre avait deux pouces et quelques lignes de moins que les autres. Louvois balbutia :

— Je n'en sais point la raison, sire, et n'y en crois pas d'autre que...
— Taisez-vous, monsieur, je vous prie, tranchez le roi.

Courtisans, commis et ouvriers riaient sous cape.

— Quand je fais élever un palais, sachez que je veux qu'il soit beau... Et, si je vous avais écouté, il eût fallu démolir celui-là, aussitôt qu'édifié. En vérité, monsieur, vous eussiez mieux fait de prendre une attitude qui se ressentit du fruit de mes avis. Vous avez toute l'habileté imaginable pour lever des armées, mais, Dieu soit loué, nous ne faisons pas la guerre en ce moment, et je vois que, sur les Beaux-Arts, le dernier des commis de la surintendance vous en remontrerait.

La rage au cœur, Louvois retourna chez lui. Il dit à ses familiers :

— Je suis perdu si je ne donne pas de l'occupation à un homme qui se transporte sur des misères. Ah ! la guerre... Sire... Il n'y a qu'elle pour vous tirer de vos bâtimens... Eh ! pardieu, vous l'aurez...

Il tint parole. La ligue d'Augsbourg, qui devait réunir contre Louis XIV la presque totalité de l'Europe, se formait alors. Avec un peu de diplomatie, Louvois eût pu la désunir, mais, au lieu d'éteindre le feu qui couvait sous la cendre, il fit tout pour l'attiser. La guerre éclata, elle dura neuf années, elle ensanglanta l'Europe et ruina la France : c'était la revanche de M. le surintendant général des bâtimens du roi...

Jacques CÉSANNE.

Cinq jours sans eau chaude dans les hôtels

Les hôteliers viennent d'être avisés par M. Loucheur, ministre de l'Armement, que pour économiser le combustible la distribution d'eau chaude n'est autorisée que le samedi et le dimanche.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

LA SUISSE REMERCIE LA FRANCE

Le Conseil fédéral exprime sa gratitude à notre pays pour lui avoir proposé son charbon.

Le communiqué officiel suisse relatif aux négociations économiques est du ton le plus aimable pour notre pays. Le Conseil fédéral, dans des termes particulièrement chaleureux, remercie le gouvernement français pour l'offre de charbon faite à la Suisse avec un désintéressement que l'on s'empresse, à Berne, de reconnaître.

Le Conseil fédéral, en parlant ce langage, ne donne pas seulement satisfaction à ces larges parties de l'opinion helvétique qui ont été sensibles à la preuve d'amitié donnée spontanément par la France. Il rend hommage à une importante vérité de fait : c'est grâce à la proposition française que le Conseil fédéral a pu résister dans une certaine mesure au chantage allemand et atténuer les conditions léonines que l'Allemagne voulait lui imposer.

La note officielle de Berne explique, en effet, qu'il a bien fallu conclure un accord avec l'Allemagne, dont la Suisse dépend à tant d'égards au point de vue économique. Mais, de cet accord, disparaît une clause que la France considérait comme inadmissible. C'était celle qui faisait passer nos propres livraisons de charbon sous le contrôle et la surveillance des Allemands.

La bataille diplomatique autour du charbon se termine donc de la manière suivante : d'une part, notre offre est réduite au minimum ; nous ne fournissons plus que la trentaine de mille tonnes mensuelle nécessaire aux industries suisses qui travaillent pour le compte de l'Entente. D'autre part, le charbon allemand sera livré à nos voisins au prix moyen de 160 francs et non plus de 180 francs la tonne. C'est encore un prix excessif. Mais la Suisse profitera tout de même de la différence. C'est à nous qu'elle le devra, et nous sommes heureux d'avoir rendu ce service à des voisins qui sont nos plus anciens amis en Europe.

Ainsi, tout est bien qui finit bien. — J. B.

BERNE, 22 mai. — La convention économique germano-suisse a été signée ce matin, à onze heures, par les délégués suisses et allemands. (Havas.)

Les Allemands comptent utiliser leurs tanks

LONDRES, 22 mai. — M. Hamilton Fyle télégraphie au Daily Mail :

Les Allemands semblent avoir l'intention de faire jouer à leur cavalerie un rôle étendu. Leurs tanks réapparaîtront sans doute.

Le ravitaillement sera en même temps plus ponctuel qu'en mars, où les troupes manquèrent souvent de vivres et d'eau. On parle d'autos spécialement affectées à ce service.

Les soldats comptent toujours sur l'entrée en scène de Mackensen et de son armée. Le bruit court aussi de la mort d'Hindenburg, mais paraît ne reposer sur aucune base. On est inquiet de l'augmentation continue des forces américaines.

DES RÉGIMENTS ALLEMANDS PROTESTENT CONTRE LA CONTINUATION DE LA GUERRE

STOCKHOLM, 22 mai. — A Dvinsk, le 17 mai, une division allemande ayant reçu l'ordre de partir pour se rendre sur le front français a refusé d'obéir. Cinquante soldats ont été fusillés ; plus de mille autres sont en prison et vont passer devant un conseil de guerre. D'autres soldats ont manifesté en faveur de ces derniers.

A Wesemburg, quelques régiments qui revenaient du front ont organisé des meetings de protestation contre la continuation de la guerre.

Le départ de régiments pour participer à de nouvelles batailles sur le front occidental a donné lieu à l'arrestation d'officiers, dont quelques-uns furent tués. Des troupes furent appelées à la hâte de Reval ; il y eut plus de deux cents arrestations. Plusieurs dizaines de soldats furent passés par les armes. (Havas.)

LES COMMUNIQUES OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — La nuit a été marquée par des actions d'artillerie assez violentes dans la région de Hailles, du bois Sénécat, de Rouvray et du Plément.

Une grande activité de patrouilles et de reconnaissances a régné sur tout le front de l'Ailette.

Nous avons effectué une incursion dans les lignes ennemies, à l'ouest de Maisons-de-Champagne.

Deux coups de main ennemis ont été repoussés en Woëvre et en Lorraine.

23 HEURES. — Activité réciproque de l'artillerie en divers points du front de la Somme et de l'Oise.

Pas d'action d'infanterie.

Front britannique

13 HEURES. — Dans la soirée d'hier, plusieurs coups de main ont été exécutés avec succès en différents points du front.

Dans le secteur au sud-est d'Arras, nos troupes ayant pénétré dans les tranchées allemandes en deux endroits ont fait 14 prisonniers et capturé une mitrailleuse. D'autres détachements ont ramené quelques prisonniers des positions ennemies dans le voisinage de Locon et du secteur forêt de Nieppe-Meteren. Nous avons fait 16 prisonniers au nord du canal Ypres-Comines.

Un détachement ennemi s'est approché de nos lignes au nord d'Albert, dans la soirée d'hier ; il a été repoussé.

Pendant la nuit, l'artillerie ennemie a manifesté une certaine activité dans le voisinage de Dernancourt et une activité considérable à l'est de la forêt de Nieppe.

Le secteur au nord-est de Béthune a subi un bombardement intense d'obus à gaz.

21 H. 30. — De bonne heure, aujourd'hui, l'ennemi a fait une seconde tentative contre nos positions au sud-est de Mesnil, mais il a été repoussé.

En plus des raids signalés ce matin, nous avons réussi la nuit dernière un autre raid dans le voisinage d'Hébuterne. Dans ces rencontres, nous avons infligé à l'ennemi de lourdes pertes et fait quelques prisonniers.

DEUX ALERTES ONT ÉTÉ DONNÉES CETTE NUIT A PARIS

La première commença à 23 h. 30 et finit à minuit 12. La deuxième commença à 1 h. 25

(Communiqué officiel, minuit 30.) — Hier soir, des avions ennemis ayant franchi nos lignes et se dirigeant vers Paris ont été signalés par nos postes de guet.

Ils ont été accueillis par de violents barrages d'artillerie. Aucun appareil n'a survolé Paris.

L'un d'eux a lancé quelques bombes sur un point de la région parisienne. On ne signale ni dégâts, ni victimes.

L'alerte a été donnée à 23 h. 30 ; la fin à minuit 12.

1 H. 25. — Les sirènes fixes et les pompiers donnent l'alerte.

Des avions anglais bombardent Cattaro

ROME, 22 mai. — L'état-major de la marine italienne communique la note suivante :

Le 20 mai, une escadrille aérienne britannique a bombardé le hangar d'hydravions et la base de sous-marins de Cattaro. Les résultats du raid ont été visiblement satisfaisants.

L'escadrille, malgré le feu antiaérien de la côte et des navires, est rentrée à sa base sans essuyer aucun dommage.

En Russie le parti cadet nous reste fidèle

Dans une communication faite à la presse russe, il déclare qu'il estime impossible d'apporter aux Allemands une aide quelconque.

Moscou, 22 mai. — Le comité central du parti Cadet a fait à la presse une communication aux termes de laquelle il déclare maintenir son attitude antérieure à l'égard des Alliés. Le comité central ajoute qu'il considère inadmissibles toutes démarches directes ou indirectes tendant à faire appel aux Allemands pour la formation d'un gouvernement nouveau et estime impossible de leur apporter une aide quelconque.

Le gouvernement finlandais déporte des sujets britanniques

LONDRES, 22 mai. — On télégraphie de Stockholm à The Morning Post :

« Les correspondants des journaux suédois en Finlande annoncent que plusieurs Anglais ont été déportés. »

« A ce propos, l'Afton Tidningen demande si la Finlande est réellement en guerre avec la Grande-Bretagne. »

Le gouvernement finlandais vient de décider l'arrestation de tous les membres socialistes du Landtag. »

L'impératrice douairière libérée par les Allemands

LONDRES, 21 mai. — L'Extrablatt apprend que l'impératrice douairière de Russie Maria Feodorovna sera autorisée par les autorités allemandes à se rendre au Danemark ; elle passera par l'Autriche et la Suisse. (Radio.)

On perquisitionne illégalement au consulat français d'Odessa

Moscou, 15 mai (retardée en transmission). — Une perquisition minutieuse ayant été opérée au consulat de France à Odessa, le consul a formulé une protestation. (Havas.)

Le raid sur Cologne, de l'aveu des Allemands, fit 120 victimes

BALE, 22 mai. — Les journaux allemands disent que le nombre des morts dans le dernier raid d'avions sur Cologne s'est élevé à 35 et celui des blessés à 85. (Havas.)

Tous les coloniaux auront la tenue kaki

Le président du Conseil, ministre de la Guerre, vient de prescrire le port uniforme de la tenue kaki dans les troupes coloniales.

Jusqu'à ce jour, les officiers et hommes de troupe de l'armée coloniale portaient, en France, la tenue bleu clair ou kaki, suivant qu'ils servaient dans un régiment européen ou dans un bataillon indigène.

Aux colonies, la tenue réglementaire était kaki.

La presse allemande et le Congo belge

LE HAVRE, 22 mai. — La presse allemande a été absolument que le Congo belge ait été donné en gage à l'Angleterre comme garantie des avances qui ont été faites à la Belgique par l'Entente.

A plusieurs reprises, le gouvernement belge a déjà démenti cette fable. A présent, les journaux allemands prennent argument du traité du 3 février 1915 entre la Belgique et l'Angleterre au sujet de la frontière de l'Uganda et disent que la Belgique a dû livrer le district de l'Uganda à la France et à l'Angleterre pour garantir les prêts qui lui ont été consentis. Le ministre belge des Colonies, interrogé, déclare qu'il n'y a jamais eu de district de l'Uganda dans le Congo belge. Quant au traité du 3 février 1915, en voici la portée :

Des délégués de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne et de la Belgique, réunis à Bruxelles au début de l'année 1910, pour régler les questions de frontières litigieuses entre les trois puissances en Afrique, étaient arrivés à se mettre d'accord le 14 mai de cette année sur trois projets de convention à soumettre à leurs gouvernements. Le projet germano-belge fut transformé dès le 11 août suivant en convention définitive. Le projet anglo-belge (dont copie existe à la Wilhelmstrasse, où on semble avoir la mémoire courte), réserve un secteur de la frontière entre l'Uganda et le Congo pour une délimitation ultérieure qui devait être faite par des commissaires spéciaux envoyés sur place.

Un ministre espagnol démissionnerait

MADRID, 22 mai. — Le Conseil des ministres s'est réuni à midi.

M. Cambo, ministre des Travaux publics, aurait démissionné à la suite d'un débat engagé au sujet d'une question intéressant Barcelone.

Officiellement on déclare que la réunion a eu trait aux prochains débats à la Chambre. (Havas.)

Mort d'un aviateur

PAU, 22 mai. — Lundi dernier, le maréchal des logis Antoine Paolanatchi, du 117^e d'artillerie lourde, attaché en qualité de pilote au centre d'aviation de Pau, a fait une chute de 800 mètres au cours d'une descente en vrille. Il est mort mardi soir.

LES HÉROS DE L'«AILLY» SONT DÉCORES

L'amiral Lacaze, préfet maritime de Toulon, a remis la croix de guerre aux vaillants marins.

L'exploit du chalutier Ailly, coulant un sous-marin allemand, et dont Excelsior a publié hier les héroïques péripéties, est consacré par les croix de guerre dont l'exposé des motifs est ainsi conçu :

Premier-maitre timonier Le Roux, commandant le chalutier Ailly : « Commandant de chalutier modèle, d'une magnifique ardeur et bravoure, a su communiquer à son équipage l'esprit qui l'animait. Attaqué, pendant qu'il remorquait deux voiliers, par un sous-marin plus puissamment armé que l'Ailly, n'a pas hésité à filer ses remorques pour courir sus à l'ennemi et l'a coulé au canon, après un court et brillant combat. »

Premier-maitre-maneuvre Caron, chef de quart à bord de l'Ailly, qui, par sa vaillance, sa manœuvre habile et son sang-froid, a permis à l'Ailly son immédiate et foudroyante riposte. »

Quartier-maitre fusilier Tanguy, chef de la pièce de 75 à l'avant de l'Ailly, qui a toujours fait preuve de qualités militaires hors ligne et dont le coup d'œil et le sang-froid parfait sous le feu ont assuré la destruction du sous-marin ennemi. »

L'amiral Lacaze, préfet maritime, commandant en chef du 5^e arrondissement, remettant la croix de guerre à Le Roux, Caron et Tanguy, s'est exprimé en ces termes :

— Mes amis, je n'ai pas voulu vous laisser repartir sans vous féliciter du bel et glorieux exploit que vous avez accompli sous les ordres de cet homme qui est un chef modèle.

« Les croix que je vous remets sont les plus belles qu'on puisse décerner, et vous avez le droit d'en être fiers. »

L'amiral Lacaze a fait alors donner lecture des citations suivantes :

« Canonnier breveté Ledu et fusilier auxiliaire Hamone, chargeurs, et chauffeur breveté Bergerie, pourvoyeur de la pièce de 75 : par leur sang-froid et leur bravoure sous le feu ont assuré le fonctionnement rapide et précis de la pièce de 75 qui a détruit le sous-marin. »

« Gabier breveté Mosali, qui a déjà donné des preuves d'un dévouement héroïque lors de l'incendie de l'Aboukir, en essayant de réparer la drossé à côté d'un parc de munitions qui sautait, et dont l'attitude a été encore, et comme toujours, magnifique au moment du danger. »

« Second-maitre mécanicien Villedary, chef de section de la pièce arrière, ancien fusilier marin, qui, après s'être montré plein de courage et de sang-froid pendant le combat, s'est prodigué avec le plus grand dévouement pour recueillir et soigner les naufragés. »

« Le personnel de la machine, qui a permis par sa vaillante activité de faire donner le maximum de vitesse au bâtiment qui courait sus à l'ennemi. »

« Tout l'équipage de l'Ailly, qui s'est montré en cette circonstance, par sa magnifique attitude et son ardeur, digne des plus belles traditions de la marine française. »

Un grand discours de M. Jonnart

ALGER, 22 mai. — Aujourd'hui, pour la première fois, avec la publicité donnée aux séances, a eu lieu l'ouverture officielle des délégations financières. M. Jonnart a prononcé un important discours dans lequel il a fait l'exposé de la situation de la colonie. En parlant de l'équilibre du budget 1919, il expliqua la façon dont on avait pu l'établir. Les diminutions des recettes occasionnent un découvert de 48 millions auquel on fera face avec 32 millions d'impôts nouveaux et 17 millions d'avances consenties par la Banque d'Algérie. Parla ensuite des réformes indigènes. M. Jonnart a dit encore que le gouvernement n'a jamais eu la pensée de faire décréter la naturalisation en bloc de nos sujets musulmans, de leur conférer d'un trait de plume les droits civils et politiques dont jouissent les citoyens français.

Le gouverneur a parlé ensuite de l'Algérie pendant la crise que nous traversons, par suite de la pénurie de transports. Il a fait l'éloge des colons, de leurs heureuses initiatives pour concourir au ravitaillement de la mère-patrie ; puis il a exposé les problèmes d'après-guerre en disant que la colonie ne devait pas se consacrer seulement à l'agriculture, seule source actuelle de revenus, l'industrie y étant à peine embryonnaire.

L'avenir de l'Algérie, dit-il, n'est pas seulement au soleil, mais sous la terre. Il suffirait, pour déterminer l'épargne française à franchir la Méditerranée, d'une législation moins formaliste.

Parlant des transports maritimes, il a ajouté :

— Ce qui importe, c'est de faire aboutir les projets d'amélioration de transports maritimes ; c'est que le gouvernement manifeste ses préférences pour la création d'une flotte d'Etat gérée directement par l'Etat, ou sous son contrôle, ou pour une combinaison qui réalise le prolongement maritime des voies terrestres au moyen d'un consortium des réseaux ferrés et des Compagnies de navigation. Notre vœu est d'être mis en présence, dans le plus bref délai, d'une politique nettement définie ; de recevoir des propositions précises et définitives.

Le gouverneur général de l'Algérie a terminé ainsi :

« Demain, notre chère Algérie, avec sa physionomie si originale et si puissante, apparaîtra plus belle encore quand elle aura été préparée aux grands devoirs et aux responsabilités de l'après-guerre ; elle continuera dans la paix l'œuvre que ses vaillants fils accomplissent sur les champs de bataille en luttant infatigablement pour le prestige, l'honneur et la grandeur de la patrie. »

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard